

L'aménagement du Musée de Montpellier

par Louis GILLET, de l'Académie Française

Le Musée Fabre est une de nos plus belles collections françaises. A l'heure qu'il est, elle se trouve encore ensevelie dans des caisses, comme c'est le sort, depuis un an, de presque toutes ses pareilles ; mais du fond de ce refuge, elle prépare sa résurrection, et se promet bien de renaître plus belle qu'on ne l'aura jamais vue.

Ce musée remarquable, créé il y a une centaine d'années, s'était peu à peu trouvé engorgé par des legs nouveaux dont le plus important, comme le plus célèbre, était celui de l'illustre collection Bruyas qui en faisait en dehors du Louvre, le plus précieux trésor de la peinture romantique. Ce musée était ainsi encombré de richesses. Les chefs-d'œuvre s'y entassaient sans air, presque en vrac, comme ils faisaient autrefois, dans l'ancienne salle Lacaze et dans le Salon Carré. C'était sans doute, la manière dont les amateurs du passé aimaient les collections : ils ne détestaient pas la promiscuité (voir les fameuses *Boutiques de peintures*, ce thème favori des artistes depuis Gonzales Coques jusqu'à l'*Enseigne de Ger-saint*).

Nos pères avaient apparemment plus d'appétit que nous. Ils avaient meilleur estomac. Ils étaient capables d'avalier les énormes menus de Louis XIV ou ces natures mortes de Snyders, dont la vue seule nous cause une indigestion. Ne médions pas d'un système qui a procuré tant de joies à un Eugène Delacroix. Peut-être, cette cohue tumultueuse d'ouvrages divers, peut-être, ce pêle-mêle de toutes les écoles, dégageaient-ils une sorte d'électricité ou d'ivresse spéciale, et permettaient-ils à l'esprit d'apercevoir des contrastes, ou des rapports féconds. Dans ces salles obstruées de l'ancien musée Fabre, que nous avons connues encore, s'est formé un critique, comme le regretté André Michel, et Valéry, à dix-huit ans y a nourri ses jeunes rêveries.

Il existait un projet qui consistait à agrandir le musée aux dépens du Lycée, installé dans l'ancien collège des Jésuites ; et qui devait être transféré et reconstruit aux environs, sur un terrain plus spacieux. Ce programme, avec des avantages, offrait des inconvénients, dont le principal était d'être fort coûteux. Nous voici pour longtemps condamnés à l'économie.

Heureusement, l'architecte de la ville de Montpellier, M. Marcel Bernard, a profité de l'occasion que lui offrait la guerre, pour opérer un remaniement considérable des locaux. Pendant que tableaux et sculptures se mettaient à l'abri, il prenait sur lui d'entreprendre une transformation intérieure ; sans attendre l'exécution d'un projet ambitieux et d'une extension future qui dépendait de conditions trop compliquées, il s'est décidé à tirer parti du bâtiment dont il disposait. Un plancher en béton, établi sur une cour inutile, à la hauteur de l'étage, lui a permis de gagner une surface de vingt à

trente mètres en carrés. Ce plancher, dallé partiellement en carreaux de verre dépoli, éclaire une surface égale réservée au rez-de-chaussée. Ces deux étages forment quatre salles qui s'ajoutent aux galeries existantes. Par ce parti ingénieux, l'architecte a trouvé moyen de s'agrandir sur place et de doubler à peu près l'espace et la capacité de son musée sans empiéter sur le dehors et sans rien annexer des bâtiments du Lycée.

Cette opération élégante donne quatre salles nouvelles qui mettront à l'aise, si je puis dire, des collections qui manquaient d'air.

Le conservateur, M. Guigue, se propose d'en consacrer une aux gloires montpelliéraines, Fabre et Alexandre Cabanel : c'est un geste pieux, que le goût ne saurait qu'approuver. On souhaiterait de même un reposoir, ou une chapelle particulière pour les œuvres si vigoureuses et si profondes de Frédéric Bazille, ce jeune maître dont sa patrie n'a pas encore reconnu la véritable gloire et qui pourrait devenir, si l'on en prenait la peine, l'objet d'un culte, comme il est arrivé à Cézanne, à Seurat ou à Monticelli.

Une des nouvelles salles sera réservée à la sculpture ; ne serait-ce pas le lieu et le moment d'émettre un vœu ? Je pense aux magnifiques débris de sculpture romane provenant de Saint-Guilhem-le-Désert, enfouis dans un sordide caveau, sous la place du Marché, dans un reste de l'ancienne crypte de Notre-Dame des Tables ; on y accède par un degré, pareil à ceux des lavabos publics, et toujours souillé d'immondices

et d'épluchures. Ces débris exilés dans une prison déshonorante, appartiennent à la Société archéologique de la ville. Cette Société ne pourrait-elle pas, sans perdre sa propriété, en faire le dépôt au Musée ? Les restes de la sculpture archaïque sont-ils si nombreux dans ce pays après les ravages des guerres de religion pour qu'on ait le droit de laisser dans l'ombre des reliques si précieuses ? Il faudrait y joindre d'autres épaves recueillies dans le cloître de la vieille Université. Je sais ce que de pareilles ruines parmi les lauriers roses, sous les regards de la jeunesse, peuvent dégager de pathétique : c'est le genre de poésie qui fut jadis celui du Musée des monuments français. Mais quand on pense au prix de ces pierres vénérables, au rang qu'elles occupent dans l'histoire artistique de l'Europe, à l'intérêt passionné que les moindres vestiges de notre moyen âge excitent en Amérique, pouvons-nous montrer plus de négligence ou plus d'indifférence ?

Quant aux illustres marbres de Houdon, l'*Eté* et la *Frileuse*, figures qu'envieraient les plus nobles galeries du monde, faudra-t-il les laisser confondues avec des œuvres anonymes ou des sculptures secondaires et banales du Second Empire ? Ne devrait-on pas exposer ces œuvres éblouissantes ainsi que la série des bustes qui les entourent, et la maquette du *Voltaire* de la Comédie-Française, dans un emplacement hors de pair et dans la pleine lumière qui convient à leur gloire ?

(Lire la suite en troisième page)

L'aménagement du Musée de Montpellier

(Suite de la première page)

On voit qu'il reste beaucoup à faire, une foule de questions à résoudre : le classement du musée, le groupement harmonieux des peintures et de la sculpture ? Certaines galeries ont été décorées à une mauvaise époque, dans un fâcheux style d'opéra, avec une lourde abondance de moulures, de stucs et de pâtisserie, qui nuit à l'éclairage et au repos qu'exige la contemplation des tableaux. Les belles choses ont besoin d'une lumière tranquille et d'une atmosphère pure. L'architecte s'emploie à effacer ces vestiges de surcharge et de mauvais goût.

Ces travaux exigeront encore quelques mois. En attendant, le conservateur veut montrer qu'il ne chôme pas et qu'il n'a pas perdu son temps. A quelque chose malheur est bon.

Dans le remue-ménage de la guerre, M. Guigue a rencontré des lots de dessins inconnus qui avaient échappé à l'attention de ses devanciers. Le lot principal comprenait une centaine d'aquarelles ou de dessins, presque tous du début du dernier siècle ; c'était une collection évidemment formée sous la première Restauration ; on y rencontre quelques pièces remarquables de Gérard, de Granet, de Charlet. La perle est une splendide vignette de Bonington (à côté d'une charmante marine de son maître Francia), l'ensemble n'est pas de premier ordre, mais il est d'une homogénéité remarquable. En feuilletant ces pages, la plupart fort médiocres, on a l'impression de fouler des feuilles mortes : c'est l'humus, le terreau sur lequel ont poussé les grandes œuvres romantiques. On reconnaît les thèmes qui ont été ceux de la jeunesse de Géricault, de Delacroix : cette atmosphère de romance est celle qu'ils ont respirée.

Le second lot est une collection de paysages de Xavier Fabre qui ne seront pas moins instructifs que les études de Valenciennes, si remarquées, le jour où elles sont entrées au Louvre. Ces paysages au crayon un peu panoramiques, d'une conscience rigoureuse, comme s'ils étaient exécutés à la chambre claire, n'ont pas sans doute la dureté, la fierté presque atrabilaire des études d'Aligny : ils forment un premier inventaire, un album de ce que la jeunesse allait trouver en Italie. Echappée aux formules académiques de David, cette jeunesse ouvrait les yeux à la nature, s'essayait au lyrisme. Il y a là, comme une débauche de ce que devait trouver Corot.

Louis GILLET.

A l'Ecole des Beaux-Arts

Obéissant aux termes du testament du baron Fabre, fondateur du Musée, un jardin avait été planté dans la cour de l'Ecole des Beaux-Arts ; il fut supprimé il y a de nombreuses années ; le sol fut revêtu d'une couche d'asphalte et le jardin remplacé par une petite haie de fusains qui entourait la statue des Beaux-Arts, ornement principal de cette cour. Cette haie de fusains, plantation médiocre et beaucoup tron serrée, devint rapidement le réceptacle de tous les objets hétéroclites dont voulaient se débarrasser les étudiants. La seule partie qui évoquait le jardin était devenu un dépotoir. Le peu de largeur des trottoirs entourant cette cour rendait la circulation incommode.

Une transformation totale a été rapportée : le tracé des trottoirs a été rectifié et leur largeur a été augmentée ; le sol d'asphalte a disparu et a été remplacé par un pavage de marbre de couleur ocre. La pose du pavage de marbre paraît avoir un double mérite, d'abord il donne un caractère à la cour intérieure de cette Ecole et, ensuite, permet aux lecteurs, fréquentant la bibliothèque de jouir des fenêtres de cette dernière d'une vue assez agréable ; en effet, le ton de ce pavage est en harmonie avec les nouvelles plantations du jardin. Ces dernières sont très sobres : quelques lauriers d'Apollon, des cyprès formant un fond et encadrant la stèle qui se trouve dans la partie postérieure de la cour et un petit olivier qui pour l'instant, doit grandir à l'ombre de la statue qu'il protégera peut-être un jour, à moins que Pallas-Athéna ne lui donne une croissance rapide.

L'ensemble de tout cela est évidemment une assez mince réalisation, mais qu'il était opportun d'établir l'année, où se célèbre le centenaire du fondateur.

'Eclair' 17 juillet 1937



Le nouvel aménagement de la cour de l'école des Beaux-Arts.

(Photo « Eclair »).

Nos lecteurs connaissent, le Petit Méridional, ayant publié à ce sujet, en temps opportun, des informations détaillées et précises les projets municipaux relatifs aux travaux de réparations et d'aménagement du Musée FABRE. Ces travaux sont entrés dans la voie des réalisations et, en leur état actuel d'avancement, il n'est sans doute pas inutile de " faire le point ."

Ils ont été motivés surtout par la nécessité de réparations indispensables et urgentes dans la partie la plus ancienne du vieil hôtel de Massilian où, depuis plus de cent ans qu'y est installée la galerie Fabre, n'ont jamais été effectuées de réparations de quelque importance; En particulier, le plancher de cette galerie , dite aujourd'hui 'Galerie Italienne' révèle depuis assez longtemps de fâcheux désordres et ne se soutient qu'à force d'étai/s (étais de bois , soit dit en passant, augmentant le danger d'incendie,).

Sous cette galerie se trouve une vaste salle, non utilisée, et dont nous avons, les premiers, ici-même signalé dès le 13 Septembre 1935, les ressources qu'elle offrait en vue d'un agrandissement possible des galeries . De son côté, la Commission consultative du Musée réclamait, depuis de vingt ans, l'aménagement en salle d'exposition de la petite cour intérieure sur laquelle s'ouvraient jadis les écuries du baron Fabre.

C'est sur ces données : réfection du plancher de la Galerie Italienne , aménagement de la salle et de la cour inutilisées, qu'ont été basées les propositions établies par M. Pierre AZEMA, l'actif délégué aux Beaux-Arts et approuvées successivement par la Municipalité et le Conseil Municipal, justement soucieux, non seulement de maintenir, mais d'accroître le patrimoine et le renom artistiques de notre Cité.

Les plans dressés à ce sujet par le distingué Architecte de la Ville , Monsieur Marcel BERNARD, comportent essentiellement les prévisions des travaux ci-après :

Dans l'emplacement de la cour intérieure et après avoir démoli le corps du bâtiment en appentis servant anciennement de logement des custodes et aujourd'hui inutilisé, aménagement d'une nouvelle salle.

Pour l'établir, le sol actuel sera mis de niveau et surélevé. La superstructure sera composée de 4 poteaux de béton armé, comportant à la partie basse des semelles ne transmettant au sol qu'un travail ne dépassant pas 1 k 500 au Cm². Ces poteaux recevront au niveau du premier étage et de la terrasse formant couverture, les poutres & poutrelles supportant les planchers. L'ensemble sera complètement indépendant des maçonneries existantes, dont l'état de vétusté a nécessité ce dispositif de prudence.

A proximité de cette nouvelle salle aménagement en locaux d'exposition de la salle (complètement vide) située en bordure de l'impasse du Musée. Une surface de plus de 120 m² peut-être ainsi récupérée pour la présentation des oeuvres : afin de les rendre utilisables, le sol actuel sera surélevé de 1 m et placé au-dessus du niveau de la rue. La hauteur de cette pièce sera augmentée par l'élévation du plancher actuel de la galerie italienne située au-dessus, plancher dont la réfection a été, de longue date, reconnue nécessaire par mesure de sécurité.

Dans la partie postérieure, à proximité des nouvelles salles, partie dans laquelle aucun éclairage naturel ne peut-être établi, sera transféré le dépôt , communiquant avec l'impasse du Musée par une porte aménagée en modifiant une des fenêtres existantes. (Cette porte comportera une fermeture donnant toutes les garanties possibles contre l'effraction.)

Evidemment l'emplacement de ce dépôt n'est pas idéal et ses dimensions sont trop limitées; on ne peut le considérer que comme " dépôt provisoire " en attendant le remaniement de l'Ecole des Beaux Arts qui permettra la disposition d'un local plus vaste, bien éclairé en bordure de la rue Montpelliéret.

L'accès au premier étage est toujours prévu par l'escalier actuellement en service.

L'arrivée au niveau du palier, le 2ⁱème plancher de la Nouvelle Salle comportant au centre un évidement de 10 m² environ, qui augmentera l'éclairage du rez-de-chaussée et donnera à l'ensemble l'impression de plus grand volume. Le complément de l'éclairage nécessaire au rez-de-chaussée sera obtenu par la pose dans le plancher de dalles de verre.

Dans le fond de cette salle établissement d'une baie de 2 m 75 de large donnant accès dans le Salon Carré et par lui, aux autres galeries du premier étage.

Disons que ce plan, à la fois élégant et ingénieux, a pleinement satisfait lors de son dernier passage à Montpellier, Mr. René HUYGHE, conservateur du Musée du Louvre qui joint, en matière de muséographie d'une autorité mondiale.

Les travaux de gros oeuvre que comportait ce programme, mis en adjudication en Juin, ont commencé dès le début de Juillet et on pourra juger par la photographie, de leur état actuel. Ils ont pu être réalisés jusqu'à maintenant sans fermeture, même partielle, du Musée. Les chefs d'oeuvre du Salon Carré ont été installés sur panneaux mobiles, dans la Galerie Bruyas, où certains - ceux qui ne bénéficieraient pas de la cimaise - sont mieux placés pour être vus de près et admirés à loisir.

Or, il faut le dire, ces oeuvres admirables : le Reynolds, le Rubens, les Ruysdail, l'incomparable série des petits maitres hollandais, ont couru le risque d'un accident irréparable. Les travaux en cours ont justifié, au delà de toutes les craintes exprimées, le diagnostic posté sur la vétusté alarmante des planchers ; on a retiré et nous avons vu de nos yeux des poutres effroyablement vermoulues, au fléchissement dangereux et ne portant plus que de cinq à sept centimètres dans les murs. En vérité, il était grand temps d'aviser !

A l'heure actuelle, activement poussés depuis six semaines, les travaux de la première partie du projet sont assez avancés et pourront, semble-t'il être achevés di'ici la rentrée d'Octobre. La réparation de la salle italienne suivra et ensuite les détails d'aménagement intérieur dont nous tiendrons nos lecteurs au courant.

16 Septembre

Ici, le Clapas !

1936 =

L'Éclair² Visite au Capharnaüm

Septembre est le mois de l'année pavé de bonnes intentions. Adieu l'été, déjà les premiers brouillards espérans, le soleil qui décline et les pampres qui rougissent annoncent l'octobre qui vient. Dans la vieille maison campagnarde c'est le moment où l'on monte au grenier fouiller dans les vieux papiers, extraire des cartons poussiéreux des gravures jaunies. On classe, on déchire, on jette, on forme de beaux projets de travail pour l'hiver à venir. Pour ma part comme je ne possède pas, hélas, de maison des champs, mon grenier, mon capharnaüm pour tout dire c'est le musée Fabre de notre ville. Dans son fouillis inextricable de toiles, de tableaux, de dessins et de statues, je vais, au hasard de la découverte. Recherche passionnante pour qui a le temps, mais prometteuse ahurissante et décevante pour le touriste qui, toujours pressé, doit le parcourir rapidement et courir au chef-d'œuvre. Car il faut le dire hélas, notre musée qui contient tant d'admirables toiles, célèbres à juste titre, est très certainement l'un des moins bien aménagés de France. Rien n'y est mis en relief, tout s'entasse en un « décrochez-moi ça » invraisemblable, il semble que ce soit par gageure qu'on ait ainsi noyé et perdu d'incontestables chefs-d'œuvre au milieu d'œuvres secondaires. L'éclairage des tableaux est exactement ce qu'il faut pour en détruire les valeurs, ils se nuisent les uns les autres ; en bref, cela tient du bric-à-brac plus que du musée tel que nous le concevons.

Puisque le hasard a voulu que j'y porte mes pas ces derniers jours, j'en profite pour rappeler une fois de plus que la question de l'aménagement du musée Fabre est urgente et qu'il y va du renom de notre cité dont les richesses picturales méritent un sort meilleur et une présentation digne d'elles.

EN BOCCADOR.

Notre stand usual

Montpellier à... Paris

2 mai

20 avril 1939

Le nom de Montpellier s'étale, en ce moment, dans les vitrines des libraires et marchands de tableaux, comme aussi sur les murs de la capitale.

Une affiche reproduisant le tableau de Courbet, *La Rencontre* ou *Bonjour, M. Courbet*, le rappelle, en même temps qu'elle annonce au public le déplacement au musée de l'Orangerie de 200 des chefs-d'œuvre de notre musée Fabre.

Cette rencontre, on le sait, est celle du peintre Gustave Courbet et de notre mécène Alfred Bruyas. Le catalogue du musée de l'Orangerie des Tuileries, soigneusement rédigé par M. Michel A. Fare et par notre concitoyen, M. Henri Baderou, attachés l'un et l'autre au musée du Louvre, évoque ainsi cette *Rencontre* :

« Ce tableau fut commandé par Bruyas à Courbet pour commémorer le séjour de l'artiste à Montpellier, où Courbet était venu, sur l'invitation de son ami, en 1854. Il représente l'arrivée de Courbet à quelques kilomètres de Montpellier, sur la route de Sète, près de la « Villa Mey », où se rendait le peintre. Bruyas et son serviteur Calas le saluent, tandis que la diligence s'éloigne... »

Ainsi sommes-nous fixés sur l'endroit précis de cette *Rencontre*, partout affichée en ce moment à Paris, pour quelques semaines encore.